

Voici une excellente histoire qui se prête à l'intégration des arts plastiques et du français. Claire Bérubé a su développer dans le contexte d'un conte les concepts des couleurs tout en expliquant le rôle de l'observation, de l'expérimentation et de l'imagination.

Cette histoire, destinée à des enfants de cinq à huit ans, pourrait être lue à haute voix ou par l'enfant lui-même. Le vocabulaire est juste, tout en n'étant pas compliqué. Les illustrations appuient légèrement la compréhension de l'histoire. Le livre commence en respectant le format d'un conte, mais il nous apparaît trop long pour satisfaire à tous les critères de ce genre littéraire. En outre, le début du conte présente des stéréotypes: la maman et la fille travaillent au foyer; le père et le fils travaillent dans les champs. Malgré ces critiques, ce livre permet beaucoup de possibilités d'exploitation.

Éphrem Dupont et Gestny Ewart
Collège universitaire de Saint-Boniface

BOUVIER, Laure (1995) *Une histoire de Métisses*, Montréal, Leméac, 200 p.

Laure Bouvier, native de Saint-Boniface (Manitoba), travaille dans les domaines de la publicité et de la traduction; en 1995, elle publie son premier roman, *Une histoire de Métisses*. Pour différentes raisons, ce texte rappelle vaguement deux autres romans: *Tchipayuk ou le chemin du loup* (1987) du Franco-Manitobain Ronald Lavallée et *Cantique des plaines* (1993) de l'Albertaine Nancy Huston. En mettant l'accent sur l'importance de la transmission de l'Histoire, ces trois auteurs semblent vouloir illuminer autrement le passé des différents groupes qui peuplent ce grand pays, et surtout celui généralement dévalorisé des Métis et des Amérindiens de l'Ouest canadien.

Imprégnée des motifs du *Bildungsroman*, l'œuvre de Bouvier offre une courte version, féminine cette fois, de la grande fresque historique que nous propose Lavallée dans *Tchipayuk ou le chemin du loup*. Chez ce dernier comme chez Laure Bouvier, c'est par le biais d'un personnage en quête de son identité que se concrétisent les thèmes de l'altérité¹.

Alors que Lavallée propose un récit chronologique détaillant la vie d'Askik Mercredi, Bouvier nous fait suivre à

rebours les traces de différentes Métisses qui ont servi de modèles à sa narratrice, elle-même métisse. Cette dernière remonte dans le temps, comme le fait d'ailleurs la narratrice de *Cantiques des plaines*, ce qui lui permet de montrer comment le savoir et la culture étaient inculqués et transmis par voie orale et comment certains personnages féminins clés ont inspiré les protagonistes. Chez Bouvier et Huston, la philosophie et le mode de vie des Amérindiens et des Métis sont hautement valorisés, alors que chez Lavallée, il s'agit surtout d'une comparaison de différents systèmes sociaux où, en fin de compte, le lecteur doit peser la valeur intrinsèque de chacun.

Si Laure Bouvier et Nancy Huston créent des narratrices féminines qui cherchent à reconstruire leur passé pour pouvoir mieux saisir leur réalité, Lavallée ne présente une perspective féminine (par le biais de Mona et de Pennisk) que de manière sporadique. Les deux romancières utilisent un style plutôt introspectif. Dans *Une histoire de Métisses*, comme dans *Cantique des plaines*, le «je» nous interpelle à «la» suivre dans sa recherche identitaire. La narratrice décrit son itinéraire et celui de ses ancêtres en faisant souvent allusion à d'autres écrits déjà existants. Outre cette intertextualité omniprésente, la narratrice (petite-fille et porte-parole de ses aïeux dans les deux romans) s'interroge sur le texte qu'elle doit écrire pour que la boucle soit bouclée, pour que l'honneur des ancêtres soit sauf. Ainsi, dans l'œuvre de Bouvier, les histoires de plusieurs femmes se surimposent, nous offrant vraisemblablement une version de l'Histoire, celle moins connue des Métisses, celle que nous découvrons au fil des pages².

À l'instar de Huston et de Lavallée, mais aussi de Walter Scott et de plusieurs autres romanciers, Bouvier puise dans le genre du roman historique pour proposer une vision du passé canadien. Sa narratrice, traductrice de formation, déclare vouloir rétablir la Vérité et «renouer avec [s]a géographie originelle, [s]e raccomoder» (p. 11) avec tout. Reconstruire le passé de ses aïeules est au centre de la réflexion menée par la narratrice; cela lui permet de structurer son récit pour essayer de comprendre le passé et le présent. Comme le précise Foucault,

[...] l'homme ne se découvre que lié à une historicité déjà faite: il n'est jamais contemporain de cette origine qui à travers le temps des choses s'esquisse en se dérobant; quand il essaie de se définir comme être vivant, il ne découvre son propre commencement que sur fond d'une

vie qui elle-même a débuté bien avant lui [...] (Foucault, 1966, p. 341)

En effet, cette tendance à accorder la primauté à l'Histoire pour pouvoir mieux interpréter le présent est symbolisée, dans le roman de Bouvier, par la découverte de «l'écot», c'est-à-dire une liasse de lettres et de documents précieux dont hérite la narratrice. Elle trouve un jour cet «écot» tout à fait par hasard et se rend compte subitement qu'il contient l'héritage précieux de ces femmes qu'elle a aimées.

Obnubilée par son souci de mieux entrer en possession de ce legs qui aurait pu si facilement lui échapper, la narratrice décide de partir seule pour visiter les lieux qui ont souvent été évoqués par sa grand-mère, Mariana, et la mère adoptive de celle-ci, Vévadèle. Profitant d'un congé, elle entreprend un voyage en auto; à l'été 1992, elle quitte Montréal pour se rendre au Manitoba. Les différents arrêts le long de la Transcanadienne marquent les étapes de son pèlerinage au cours duquel la narratrice tente de mieux cerner les liens émotifs tissés entre les différents membres de sa parenté. Comme chaque jalon est posé, elle doit pouvoir mieux s'approcher de son objectif, mais celui-ci n'est jamais clairement exprimé, si ce n'est le plaisir de faire valoir cette version de l'«Histoire», celle de sa lignée généalogique.

La narratrice évoque pêle-mêle diverses scènes du passé: par exemple, l'enfance et les aventures de Mariana, de Vévadèle et de leurs amis, la bataille de Batoche et la lutte menée par Louis Riel. Des visages, tels des camées, jaillissent spontanément de l'oubli, apparaissent dans ses rêves et rêveries ou bien sont évoqués dans les documents auxquels la narratrice fait référence. Ce passé, imbriqué dans le quotidien, nous est livré dans un jet parfois décousu, mais à travers lequel la narratrice donne libre cours à ses sentiments³. Bref, grâce à ce voyage, il semblerait qu'elle voie tout sous un nouveau jour.

A priori, le trajet effectué physiquement et métaphysiquement, que symbolise ce retour aux sources, devrait lui permettre de se «remêler les sangs» (page couverture arrière) et de mieux se connaître. Mais la problématisation de la quête identitaire est quelque peu problématique, si l'on ose dire, et ce, pour trois raisons. En premier lieu, cette recherche personnelle, qui repose sur une meilleure connaissance de son passé et de celui de ses ancêtres, ne semble pas vraiment aboutir à une résolution claire.

La vie de ces femmes évolue dans une sorte de spirale où les scènes ne sont pas nécessairement répétées, mais où l'impression de déjà-vu est parfois très nette. L'Histoire se répète-t-elle? Métisse comme Mariana et Vévadèle, la narratrice, elle, saura-t-elle mieux s'épanouir que ces femmes? Vers la fin du roman, le problème de l'identité se pose entier et essentiel: la narratrice sort-elle indemne de sa recherche?

Si seulement naître Métisse était la promesse du meilleur de deux mondes! Personne ne peut toutefois l'assurer et n'est-ce pas risquer de recevoir en héritage le pire de chacun?

Ni Blanche ni Amérindienne, les deux ensemble sans être l'une ou l'autre, vivant et travaillant depuis toujours au milieu des Blancs sans en souffrir mais sans jamais pouvoir être moi-même totalement, et quasi étrangère à la vie des premiers habitants de ce pays, je suis un être de frontières. À cheval sur deux mondes. Métisse, soit, mais à l'insu de tous presque. Comme si je vivais amputée d'une partie de mes origines (p. 186).

Voici en réalité, une conclusion sans doute réaliste à sa quête, une fin que l'on ne peut réellement reprocher à la narratrice, vu la disparition progressive d'un peuple autrefois homogène et uni. Mais les leçons, l'amour, tout ce que lui lèguent ses âmes sœurs et qui est tant valorisé par la narratrice s'effacent devant la question ultime: «Voici que de nouveau tombe la nuit. Et moi, et moi, suis-je enfin sortie de la mienne?» (p. 201).

Or, et c'est la deuxième lacune relevée, le texte étant très centré sur le «moi», la narratrice n'accorde pas suffisamment la parole à ces femmes laissées pour compte. Elle voudrait leur accorder la parole, leur assurer une place dans la mémoire collective des peuples de l'Ouest, mais il devient bientôt évident qu'elle ne peut vraiment atteindre ce but. En effet, si elle cherche à reconstruire cette généalogie matrilineaire et à donner une voix à ces femmes muettes jusqu'à présent, la reconstitution du passé n'est pas toujours facile à suivre parce que trop souvent des parties importantes des biographies de ces femmes restent vouées à l'oubli. C'est le cas de l'histoire de Mariana, qui cesse d'écrire son journal le jour où son fils Simon (le père de la narratrice) voit le jour. Parfois, la trame des péripéties est fragmentée; les épisodes sont dispersés çà et là dans le récit de la narratrice. Si l'«Histoire», celle qui est plus vraie que l'officielle, doit être révélée, cela ne se fera pas sans difficulté, car il y a bien sûr des trous, des silences.

Néanmoins, malgré l'aspect incomplet de ces récits, l'essentiel semble avoir été capté dans ces liasses de papiers, de journaux, de lettres et de photos, «l'écot» transmis de mère à fille, documents qui ne révèlent pas tout, mais qui servent de balises référentielles. Or, la narratrice ne cite que très rarement les écrits qui lui ont été légués, ce qui est dommage, même si nous nous rendons bien compte qu'il ne s'agit que de textes fictifs. Ce sont ces intertextes qui, à notre avis, auraient pu nous transporter dans l'univers inconnu de Vévadèle ou de Mariana, tout comme la simple utilisation de la langue métisse qui enrichit le texte nous transporte ailleurs.

Le «palimpseste», écrira la narratrice, qui avoue aimer ce mot et ce qu'il évoque, caractérise le travail de l'écrivain qui a recours aux collages, à l'intertextualité et aux emprunts. La narratrice veut se dire en prononçant ou en transcrivant les dires de l'autre: tout dans le texte a une fin d'auto-référentialité et de révérence qui souligne le fait que ces femmes, malgré leur silence et l'effacement de leur statut, ont existé. Mais le recours à l'intertexte est réduit au minimum, tout comme l'évocation de l'émotion ressentie par ces femmes reste restreinte, camouflée et cachée. Et c'est là, à notre avis, le troisième problème, le plus grave, puisqu'il est lié à la validation que le lecteur fera de ces histoires de Métisses. Cette validation reste ténue pour la simple raison que la vie des aïeules de la narratrice nous a semblé parfois très abstraite, désincarnée et détachée de la réalité, dénudée de réelles émotions.

À la fois trop long et trop court, *Une histoire de Métisses* illustre très bien, à notre avis, comment la vraie connaissance de soi et d'autrui nous reste interdite. Par leurs silences autant que par leurs dires, ces Métisses se révèlent à nous, mais elles ne nous laissent deviner qu'une infime partie de leur réalité. En fin de compte, la réalisation de la promesse faite par la narratrice, qui dit vouloir nous livrer une histoire de Métisses, est compromise. Tous ces récits achevés, bien entamés et esquissés avec une plume sobre et élégante, restent inachevés.

Seule reste entre nos mains l'histoire contemporaine d'une jeune femme métisse. Avec un certain vague à l'âme et l'acuité des sens d'un visionnaire, elle offre ses réflexions en racontant le récit de plusieurs tranches de vie de trois générations de femmes. Cet héritage, elle a essayé d'en sortir les sucs essentiels, comme on presse un citron. Ce passé au goût amer ou doux, aux

tons parfois heureux, parfois bafoués et enragés, elle veut le comprendre, le saisir, le transcrire et ainsi le sauvegarder.

L'engouement des auteurs et des lecteurs pour la compréhension de l'héritage que nous lègue notre passé semble sans cesse être renouvelé; avec *Une histoire de Métisses*, Laure Bouvier illustre bien le fait que le roman historique offre encore plusieurs possibilités d'exploration. Innovant avec les motifs trop connus du bon et du méchant sauvage et celui du Métis déchiré par son sentiment d'altérité, cette romancière nous propose de plonger dans l'univers des femmes au teint des Bois-Brûlés. Très beau, sans doute très vrai, souvent sombre, sauf pour la tendresse évidente qui rayonne entre Vévadèle, Mariana et sa petite-fille, ce roman de Laure Bouvier nous convie à célébrer l'amour et l'exploit de survivre au racisme et à la bêtise humaine.

NOTES

1. Chaque auteur, à sa façon, cadre son récit en utilisant comme toile de fond l'épisode de la révolte des Métis de la Rivière-Rouge qui, confrontés à la réalité menaçante de la colonisation, ont choisi de lutter pour assurer la survie de leur statut et de leur culture.
2. Ce même type de stratégie littéraire est utilisé avec beaucoup de succès dans le roman émouvant *Cantique des plaines* (Huston, 1993), bien que le «je» féminin cède la parole à d'autres narrateurs à plusieurs reprises et la reprenne à la fin du roman.
3. Quand elle décrit les réserves qu'elle voit pour la première fois, elle offre sa version de ce qu'un cours d'histoire devrait être, ceci suivi d'une déclamation contre le racisme... De la même façon, quand elle apprend qu'une partie de sa famille a connu les ravages causés par l'inceste, cela permet à la narratrice de prendre des tangentes où elle expose, entre autres, sa vision et sa philosophie socio-politique de notre monde contemporain.

BIBLIOGRAPHIE

- FOUCAULT, Michel (1966) *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 450 p.
- HUSTON, Nancy (1993) *Cantique des plaines*, Paris, Actes Sud, 270 p.
- LAVALLÉE, Ronald (1987) *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Paris, Albin Michel, 503 p.

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface